

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 13

Artikel: Désarmement
Autor: Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOUD
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

RONDEAU DE SAISON

*Aussi beaux que des Apollons,
Le jour de leur Réception,
les garçons
Dans leur tout premier pantalon
long,
Tenant leur psautier neuf en main,
Vont à la Confirmation.
Demi-hommes, demi-gamins
faquins,
Les beaux garçons, longs et taquins !
Devant les fidèles assemblés,
Orgueil de toute leur famille,
les filles,
En longs voiles immaculés,
Pour aujourd'hui point ne babillent ;
gentilles,
Vont à la Confirmation.
Alors, que d'exclamations
d'admiration
Les font rougir d'émotion.
Puis, au temple sont arrivés
Filles, garçons ; garçons et filles,
bien « mises ».
Au Bon-Dieu leur cœur ont donné.
Leur beau regard ingénue brille,
scintille.
Maintenant, gais comme des pinsons,
Egrenaient au vent leurs chansons
s'en vont
Filles « mises » et beaux garçons !*

Cyprien.



FAUT QUE TOT LO MONDO VIVE

— E bin su que l'è veretâlliâ cliai raison.
Faut que tot lo mondo vive... et mè assebin. Quemet desâi Louis à Matou, quand l'avâi zu sa crèvena. L'avâi rencontrâ Pierro Gouguenon que lo vayâi tot moindro, tot fliappi, avoué dâi botse de crèvafam et bllanc quemet dâo sérâ. Et Pierro Gouguenon lâi fâ dinse :

— Mâ, mon poûro Luvi, on tè preindrâi po onna fantaûma. T'a èta malado ?

— Oï, i'è èta prâo maubin grantenet, i'è zu la grippa, mâ l'affére l'a bin verâ.

— Mâ, quaise-tè, et qu'a-to fê ?

— Su zu à la consurta âo mâdzo. M'a accutâ bin adrâi.

— Ouaih !

— De bâ savâ. M'a cotâ cinq franc. Lè lâi é baillâ de bon grâ. Faut bin que vive, lo mâdzo, ète pas veré ?

— Et aprî ?

— Aprî ? Su z'u vè l'apotiquiero que m'a préparâ de l'ongueint et pu de la mestion. L'è payâ dhî franc. Faut que vive assebin, l'apotiquiero, âo bin...

— Et du cosse ? T'a prâi lè remido ?

— Quaise-tè, Gouguenon ! Sant lé. Lè z'âi pas prâ. Mè faut vivre assebin, mè, âo quie !

* * *

Mâ voliâvo vo parlâ de ion de noutrè prècaut, lo Fritz à Clioison, que l'è lì que minne la coumoûna. L'è quemet lè vî, onna boûna bête que medze pas lè patte. Mâ po payî, poûro z'amî ! Lâi faut recliamâ dâi z'annâie doureint cein que dâi et, po fini, vo dit dâi mouï de boune raison que vo z'impliant la titâ. Aprî, quand bin vo z'a rein bailli, vo vo z'ein allâ ein bin lo remacheint. Lâi a dâi dzein dinse, et pu mè rondzâ se n'è pas la veretâ !

Fritz à Clioison l'avâi principalement la bre-lâre de bâire à crédit dein lè dôû cabaret dâo vêlâdzo. Failliâ adî marquâ su l'ardoise, marquâ su l'ardoise que cein boulrâve noutrè carbatî. Principalameint que clia serpeint de Fritz l'ètai on prècaut, adan vo sède. Appriehindâvant de lo vêre arrevâ.

Ne vaitcâte pas qu'onna balla demeindze, mon Fritz arreve vè lo carbatî-mimero-ion avoué onna troppa de dzein. Sè site vè lo courti iô lâi avâi dâi trâbliie et sè met à commandâ dâo bousâ. Lo carbatî-mimero-ion ein ètai tot eimbêtâ, po cein que savâi que foudrài marquâ su l'ardoise.

De la part de lè de la tserrâire, lo carbatî-mimero-dou risâi à veintrè dèbotenâ de peinsâ que lo Fritz n'ètai pas venu vers li.

Cein mourgâve lo carbatî-mimero-ion. Adan, quand l'ant zu bu lâo premîre botolhie, ie fâ dinse à Fritz :

— Vo faut bin m'estiusâ, cliai monsû ! Su pas tant atsalandâ stâo temps. Mè botolhie l'arrevant quasu âo bet. N'è pas quemet Vèvon, l'autro carbatî, que l'a reçu l'autr'âi dâi tiêce de botolhie à soulâ tot lo Grand Conset. Se vo voliâv dâo tot bon, vo porrâi pâo t'ître vo z'agor-mandâ tsî lî.

— Vâi mâ, fâ Fritz, te sarâi pas dzalâo s'on lâi allâve ?

— Ouaih ! on sè compeind. Faut que tot lo mondo vive ! Allâ pî !

Et sti coup, lè Vèvon que l'a marquâ su l'ardoise.

Marc à Louis.

DÉSARMEMENT

COMMENT vous représentez-vous une frontière ? On est tenté de se l'imaginer par un mur crêté de tessons ou par des fils de fer barbelés, des tranchées soigneusement dissimulées sous des épines. Eh bien ! les Etats-Unis et le Canada projettent d'établir, sur les 3000 kilomètres de frontière qui séparent ces deux Etats, une zone fleurie qui sera un merveilleux jardin, une promenade splendide, un éden véritable. Les plus beaux bégonias seront cultivés dans cette longue et riante plate-bande, où nul n'osera plus cherrer. Il y aura, par-ci par-là, des parcs joyeux, des jardins parfumés. Est-ce que vous ne trouvez pas cela ravissant ? Est-ce que cela n'engage pas à la confiance réciproque, à la bienveillance, à l'amitié ? Oh ! si les frontières pouvaient cesser d'être une barricade par dessus laquelle on se regarde en chiens de faïence, en attendant que l'on se jette les uns sur les autres, comme des chiens hargneux qui veulent se dévorer !

Voyez-vous cela d'ici ?... Un jardin splendide, idyllique, de belles allées ombragées, où des équipes d'horticulteurs remplacent les patrouilles ; des berceaux où l'on vient en voisins le di-

manche, où jeunes gens et jeunes filles, que nul danger ne guette, mêlent fraternellement leurs rires, heureux d'être jeunes et de croire aux promesses de la vie. Des parfums, des fleurs, des abeilles dont le bruit de lyre dit le charme, la sécurité, le bonheur qui s'épanouit dans la paix, que ni la haine ni la méchanceté, ni la basse envie ne troubleront jamais. Un jardin où l'on ne voit même plus les classiques militaires effeuillant des marguerites avec des bonnes d'enfants ! Voulez-vous que cet exemple soit suivi et qu'un jour, entre tous les peuples... Ah ! désirons-le loyalement, franchement. Les bons sentiments sont contagieux comme les autres. Les jeunes gens de vingt ans n'ont pas été mis au monde pour la boucherie. Bénis soient les peuples qui mettent entre eux une barrière de fleurs, ils donnent un bel exemple au monde. Grâce à eux, un jour viendra où la parole du Maître sera peut-être observée : « Aimez votre prochain comme vous-même ». Votre prochain, c'est-à-dire tous les hommes, sans aucune restriction.

Prosper.

AH ! CES DAMETTES !

 Le père Panchard est dans tous ses états depuis que son fils, ce galopin d'Héribert, courtise la première au syndic ! Pas qu'il aie quelque chose de répréhensible à arguer contre cette fille, non bien loin de là, mais c'est une damette ! A quoi, diable, pourrait-on l'employer à la ferme ? C'est tout juste bon à enfiler des perles et à porter les modes, et pour l'envoyer porter aux cochons ou donner le « léchon » aux vaches, bernique ! Que faire en bas de soie et talons hauts ?

Et le plus fort c'est que ce crapaud de gamin prétend être son maître, être libre de ses actes ! Ne lui a-t-il pas l'autre jour répondu qu'il n'hésiterait pas à aller chercher fortune ailleurs si on ne le laissait pas libre de choisir sa femme ! Fallait qu'il aie rudement mordu à l'hameçon pour parler ainsi, lui si obéissant d'habitude. Il avait su s'y prendre la mâtine !

Aujourd'hui encore il l'a vue qui attendait Héribert à la barrière du coin, et celui-ci n'a pas raté l'occasion de lui décocher une de ces cellades à vous retourner les sangs ! C'est y Dieu possible de se laisser « emberlifiquoter » de pareille façon !

Le père Panchard ne sait plus à quel saint se vouer et c'est en maugréant tout bas qu'il va « gouverner ». Déjà le foin emplit les crêches, inonde le muffle des vaches. Le temps de rincer les « seillons » et le voilà fin prêt pour mener les bêtes à l'abreuvoir, tandis qu'en grincant de tous ses essieux un char lourd de betteraves pénètre dans la cour, semant la panique parmi la volaille. C'est le fils :

— Voilà le dernier voyage, j'ai tout rentré !

— Bon ! Va manger un morceau et puis tu viendras me donner un coup de main à l'écurie.

— Avez-vous donné à manger aux vaches ?

— Oui. Il n'y a plus qu'à sortir le fumier et traire.

— Entendu !

Et Héribert, la vareuse jetée sur l'épaule, en sifflotant se mit à dételer Finaude. Puis l'ayant ramenée à son écurie et soignée, il s'en fut casser un « croûton ». Un quart d'heure plus tard,